

le 1er décembre 2007  
Lettres françaises

## Pour Georges Marchais

Editorial par Jean Ristat

(...) Je vais, si vous le voulez bien, ouvrir un album de famille et commenter pour vous, brièvement, quelques images, parmi tant d'autres possibles, qui vont se présenter au risque de la mémoire. (...)

Je croisais quelquefois Waldeck Rochet dans le petit escalier tendu de velours rouge qui conduisait à l'appartement d'Aragon - 68 n'est pas loin. Bientôt Waldeck tombera malade et Aragon de s'écrier : « Je lui avais bien dit de ne pas aller à Moscou. Je l'avais prévenu, je savais qu'il n'en reviendrait pas vivant. » Il ne cessera de le répéter y compris à nos camarades dirigeants qui parfois souriaient, sceptiques et amusés par les excès de langage du poète. D'autres, cependant, gardaient le silence, avec gravité. Les propos d'Aragon traduisaient, à tout le moins, une absence totale d'illusions quant aux méthodes des camarades du Kremlin, et il est vrai que, d'une façon ou d'une autre, les « affaires » de Tchécoslovaquie ont tué Waldeck.

Je ne sais plus à quel moment j'ai vu Georges Marchais pour la première fois. Ne l'ai-je pas croisé, une fois encore, dans ce petit escalier tendu de velours rouge, au côté de Waldeck ? Comme on dit, au théâtre, en somme dans la coulisse, avant l'entrée en scène...

L'image suivante montre Aragon malade, livré pendant un mois infernal à des hallucinations auditives et visuelles, en proie aux persécutions fascistes. Juste avant de s'effondrer, il me charge de continuer le travail commencé il y a plusieurs années et qu'il me faut seul mener à son terme. Nous sommes arrivés au tome VII. Naturellement, j'ai informé la direction du Parti dont il est mensonger de prétendre, comme certains ont osé l'écrire, qu'elle a abandonné Aragon. Mais c'est à ce moment que Georges Marchais va jouer un rôle décisif dans la vie du poète en lui annonçant sa venue, un après-midi, rue de Varenne. Nous l'attendions, Armand, son chauffeur, Maria, sa gouvernante et moi, dans la cuisine. Ce qui peut vous surprendre, mais cette pièce était le lieu familial par excellence où nous l'entourions de nos soins et où il se sentait le plus en sécurité. Georges est arrivé tenant dans ses bras une énorme gerbe de fleurs. Il importe peu de savoir ce qui s'est dit précisément. En revanche, la tendresse, l'attention dont il fut l'objet de la part de Georges, eut sur lui l'effet qu'on prête à un électrochoc. Il prit conscience de son état et nous fit connaître ses volontés pour l'organisation de sa vie à venir. De ce jour-là date, pour moi, l'amitié qui me liera à Georges Marchais jusqu'à sa mort. Nous sommes en 1979. Les huit heures d'entretien que je fis avec Aragon pour Antenne 2, réalisées par Raoul Sangla, ont déjà été tournées, et seront diffusées un peu plus tard, non sans mal. Elles feront scandale, en raison du masque que le poète portait dans les trois premières émissions.

Toujours est-il que je découvris alors un autre visage de Georges Marchais, tellement à l'opposé de celui que lui donnaient et qu'il prenait - peut-être à son tour comme un masque - dans les médias : un visage dur, parfois agressif, dont les sourcils épais accentuaient le caractère implacable et, disait-on, sectaire. Il est intéressant d'en parler aujourd'hui, en 2007, alors que la règle de la bienpensance contemporaine veut que dans les débats soit effacée toute différence, par exemple entre la droite et la gauche. Le ventre mou est le choix de beaucoup de nos hommes politiques. Le réformisme est la règle et la Révolution renvoyée à une mythologie désuète. On parle entre soi, gens de bonne compagnie au vocabulaire choisi, sans aspérités. Il n'est pas convenable de hausser le ton.

Il est vrai que le comportement de Georges prêtait parfois à la critique. Par exemple, en 1979, lors de la fameuse réunion des intellectuels à Vitry, où il fustigea sans pitié des intervenants, pas toujours aimables et constructifs certes, et à qui il intima l'ordre de se taire avec une certaine brutalité. Naturellement il est facile de juger de ces choses-là, aujourd'hui, de condamner sans replacer ses propos dans leur contexte politique et social. Je ne dis pas cela pour excuser mais simplement pour inviter à la réflexion et à la compréhension de ce qui me paraît être,

probablement, l'une des difficultés voire même l'une de nos erreurs au cours de notre histoire, à savoir un certain ouvriérisme qui nous a conduits à négliger l'alliance nécessaire avec les intellectuels, les artistes, les écrivains. Il me semble que nous avons, plus que jamais, besoin de réflexion, d'idées et d'audace. C'est sans doute l'une des significations du geste d'Aragon, en 1979, lorsqu'il donne la Joconde de Duchamps L.H.O.O.Q au Parti communiste français, représenté alors par Georges Marchais.

Cela dit, pardonnez-moi, une autre image de Georges Marchais se présente : celle de l'homme privé, causeur inlassable, attentif, ouvert à la critique, à la discussion. Nous sommes en banlieue, Liliane et Georges étaient venus dîner à la maison. J'avais invité, pour l'apéritif, des voisins et amis désireux de rencontrer le secrétaire général du Parti. Je n'ai pas la date précise de cette petite réunion. Mais il suffit de savoir que Georges rentrait d'un voyage aux USA. Il a longuement parlé des débats qu'il eut là-bas, des échanges avec des chefs d'entreprise ou des personnalités venues de différents horizons, comme on dit ; il nous a proposé une image nuancée, contrastée des États-Unis qui a bien peu à voir avec le manichéisme qu'on lui prête, qu'on nous prête. Bref, il a charmé tous ceux qui l'entouraient et convaincu ses interlocuteurs, très différents les uns des autres, n'y avait-il pas là, si ma mémoire est bonne, des petits artisans et Antoine Gallimard, entre autres... Certains m'ont avoué plus tard qu'il les avait étonnés par la douceur qui émanait de son visage, de ses yeux dont le bleu évoquait celui des yeux d'Aragon.

Les années passant, nous nous vîmes plus régulièrement, partageant un repas ou un verre avec Ramon Bell-Lloch et Fabienne Pourre. Le Parti avait permis la réparation des Lettres françaises dont quelques-uns ici se souviennent peut-être du numéro

« Porno » qui provoqua alors, un peu partout, un beau tollé. Georges n'en semblait pas particulièrement effarouché ou scandalisé : n'a-t-il pas signé à la Fête de l'Humanité, à qui le lui demandait, la couverture des Lettres, laquelle avait été réalisée, à ma demande, par le peintre Pierre Nivollet. Elle représentait une femme masquée tenant dans la main une verge imposante à laquelle, tout porte à le croire, elle s'apprêtait à rendre hommage. Jean-Louis Martinoty en possède un exemplaire avec la signature de Georges sur l'organe masculin.

Voilà une anecdote qui peut étonner, j'imagine ; comme cette autre image qui me vient à la mémoire : j'avais alors un compagnon que le sida emporta, après vingt ans de vie commune, en 1996. Nous sommes reçus, près d'Avignon, dans la maison de Liliane et de Georges qui nous offrent l'hospitalité en nous laissant leur propre chambre pour la nuit.

Mais remontons un peu le cours du temps ; François Mitterrand fait Aragon chevalier de la Légion d'honneur. Dans le salon de l'Élysée, parmi les cinq récipiendaires, il y a Georges Auric. Tous sont âgés, émus. Mais Aragon est le seul à parler. Il dit à Mitterrand : c'est beaucoup d'honneur. À quoi, le président, saisissant l'ironie, répond : c'est beaucoup d'honneur et c'est bien peu. Bien peu, en effet.

Quelques jours auparavant, je m'étais disputé avec Georges à propos de la liste des invités demandée par l'Élysée et sur laquelle il voulait, légitimement, avoir un droit de regard. Je ne sais plus sur quoi portait le litige mais enfin nous nous accordâmes. Je comprenais bien que Georges ne voulait pas céder à l'hôte de l'Élysée lequel désirait y voir figurer le moins de responsables communistes possible.

Une autre image : après la cérémonie, Mitterrand regagne ses appartements. Il est suivi par Georges qui veut l'entretenir d'un problème sans aucun doute épineux. Georges est en colère, il apostrophe le président, les mots sont peu amènes. Mitterrand, méprisant, poursuit son chemin comme si de rien n'était.

Puis vint cette nuit du 23 au 24 décembre pendant laquelle je fermai les yeux de Louis.

Il fallut ensuite, et pendant de longues années, se battre avec le pouvoir en place pour faire respecter les volontés testamentaires du poète, sauver ses manuscrits qu'il avait donnés à la nation française, créer une fondation, réhabiliter et entretenir le Moulin de Saint-Arnoult.

J'aurais été bien seul si Georges n'avait été constamment à mes côtés, répondant à mes appels au secours ; je pense à ce jour où des nazis étaient entrés par effraction dans le parc de la propriété,

alors sans gardien, puisque l'État n'avait pas encore fait connaître sa décision d'accepter ou non le legs d'Aragon. Georges admirait Aragon. Il faudrait dire mieux, il l'aimait en sachant ce que nous lui devons, tous. Ne l'ai-je pas vu pleurer lors d'une de ses visites au fonds Aragon-Triolet dont le CNRS était le dépositaire, en feuilletant les manuscrits qu'on lui présentait ?

Deux images me poursuivent. Je suis à la Conférence fédérale à Vitry en 1996. La discussion est houleuse, parfois violente. Georges se débat au milieu des imprécations, voire des insultes qui fusent de tous côtés. Il vacille mais résiste avec courage à la mise à mort, à sa mise à mort, à laquelle j'assiste, bouleversé.

L'autre, la dernière : je suis venu le voir avec Ramon Bell-Lloch à Champigny. Il est affaibli, amaigri. Il sait bien que la mort peut le saisir à tout moment. Mais il a toujours la même ardeur au combat d'idées. Il n'a renoncé à rien de ce qui fait sa raison de vivre. Communiste, il le restera jusqu'au bout, fidèle et confiant en son Parti tout en sachant qu'il devrait évoluer. Il avait déjà passé le relais mais il était debout, debout désormais face à son destin.

\*\*\*

### ***A chaud... brûlante réponse !***

Ce samedi 1<sup>er</sup> décembre 2007, à la recherche de l'article sur Julien Blaine, je parcours les pages des *Lettres françaises* encartées

(encartées !)

dans *l'Humanité*, et tombe sur l'éditorial de Jean Ristat, l'illustre Frère Jean des Embaumeurs, alias Aragon-le-Petit, qui semble avoir troqué la position d'avant-garde littéraire

(qui a tant vieilli qu'elle est morte avant même que ses promoteurs soient enterrés)

pour celle de greffier de l'avant-garde prolétarienne

(si jeune qu'elle défend toutes les vieilles crispations identitaires de notre belle époque)

j'ai écrit « tombe », mais je pourrais plutôt dire « glisse », comme on le dit d'une plaque de verglas sur laquelle la semelle s'égare par inadvertance, ou quelque autre matière glissante comme il s'en répand sur les trottoirs de nos villes

je, donc, glisse sur cet éditorial intitulé « Pour Georges Marchais », qui est à ce beau texte qu'Aragon me lut un soir, intitulé « Chant pour Slava »

(un chant d'amitié et de soutien à son ami Rostropovitch)

ce qu'est une envolée de Max Gallo à un discours de Victor Hugo

ô poète nous dévoilant enfin la délicate sensibilité du Grand Homme Politique, et nous faisant enfin découvrir, dans « la douceur qui émanait de son visage », des « yeux dont le bleu évoquait celui des yeux d'Aragon », des yeux qu'il vit « pleurer lors d'une visite au fond Aragon-Triolet, en feuilletant les manuscrits qu'on lui présentait »

pas la même mémoire, ni la même intimité, sans doute, quand, demandant un jour à Marchais rencontré à la Cité du livre de la fête de l'Huma ce qu'il aimait en poésie, il me répondit d'un rapide « pas le temps d'en lire ! »

mais après tout, on peut aimer un poète sans aimer la poésie...

outre l'usage d'une prose aussi laborieuse qu'un discours de fête paroissiale, la pratique de « l'éloge de l'humain » dans un homme particulier relève d'un populisme faux derche de vieux scout, et d'un parfait mépris jésuitique pour la pensée quand à son « rapport au réel », comme on disait, camarade, dans les années où nous nous fréquentions...

je te revois, Jean, hésitant, c'était en 1972, me rendant visite dans mon petit logement du 102 rue de Belleville, afin de me consulter sur la pertinence de ton éventuelle adhésion au Parti, ce à quoi je me souviens t'avoir répondu

moi qui avais adhéré en 1961, en pleine guerre d'Algérie, peu avant « Charonne », mais qui l'avais quitté depuis

que si l'on veut servir des idées, il vaut mieux les travailler dans sa tête que les inscrire sur un bout de carton que l'on triture ensuite dans le fond de sa poche

car enfin, qu'est-ce que ça peut bien nous faire l'intime « sensibilité » - prêtée - d'un homme politique : Chirac, avec qui j'ai eu l'occasion d'échanger quelques mots et poignées de main, était un type tout ce qu'il y a de plus sympathique

à l'inverse, pour faire simple, ayant croisé Jospin, je n'ai guère senti de grandes vagues de chaleur... il n'empêche que j'ai toujours voté à gauche, c'est une question de valeurs, pas d'affection, sauf à se laisser prendre au mirage de la « pipolisation », comme nous y incite l'air - nauséux - du temps

(passons sur l'amour et le respect d'Hitler pour les animaux, ou l'attentive affection de Staline pour les enfants)

alors quoi, serait-ce « antique sauvagerie qu'on pardonne » comme disait notre ami Arthur, ou bien, comme je le pense plutôt, un mélange de naïveté, de bêtise et de servilité bien (?) assumée

n'étaient quelques millions de morts qui nous séparent à jamais, c'est l'usage de ce beau nom de *Lettres françaises*

où nous fumes l'un et l'autre largement honoré par le Maître

qui m'attriste un peu, car, paraphrasant ce grand Cyrano imaginé par l'autre Jean, je constate qu'en fait de « lettres » il ne te reste plus, Monsieur Ristat, que « les trois qui forment le mot sot », quant à « françaises », tu portes bien l'héritage de cette indémodable servilité des écrivains qui, de Louis XIV à Mitterrand, n'ont jamais cessé de mettre leur plume dans le cul du pouvoir - fut-il (le pouvoir) politiquement minoritaire

(mais idéologiquement majoritaire !)

afin de le faire chanter devant les masses  
je suis triste, oui, et affligé  
mais pour finir sur une note optimiste, allez, je t'annonce une bonne  
nouvelle - le sais-tu ? : en littérature ni l'honneur n'ont disparu.

*Marc Delouze, Treigny, 1<sup>er</sup> septembre 2007*